

« Dépasser la fin du monde »

Entretien pour *Anticipation, la revue*

Numéro 3, « Les mondes post-apocalyptiques : après la fin, le renouveau »
pilote par Marcus Dupont-Besnard & Jeanne L'Hévéder (2021), pp. 15-20.

Maître de conférences à l'Université de Nice, Yannick Rumpala est membre de l'Équipe de Recherche sur les Mutations de l'Europe et de ses Sociétés (ERMES). Ses travaux portent notamment sur les politiques et la socio-économie de la transition écologique. Pour lui, la science-fiction « *représente une façon de ressaisir le vaste enjeu du changement social et, derrière lui, celui de ses conséquences et de leur éventuelle maîtrise* ». Passant les récits du futur au crible de la science politique, il a publié, en 2018, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, chez Champ Vallon.

Il montre, dans ce livre, combien la littérature d'anticipation peut permettre de penser éthiquement et politiquement le monde d'aujourd'hui, mais également d'apporter un imaginaire fertile pour se préparer aux mondes de demain. Pour Yannick Rumpala, la science-fiction est un « *support de connaissances* ». Qu'en est-il alors du post-apocalyptique ?

L'entretien

> Y a-t-il une leçon universelle, une quête systématique, qui unit toutes les œuvres mettant en scène le monde qui survient après un effondrement ou une apocalypse ?

Ce qui est partagé, c'est au moins une perception diffuse de la fragilité du monde. Cette perception, qui peut aussi être vue comme une forme d'anxiété, vaut notamment pour les infrastructures et institutions construites par les humains. Des infrastructures qui, malgré toute la fierté placée en elles, paraissent très fragiles devant des événements catastrophiques, risquant alors de laisser ces mêmes humains dans une position très démunie. Et plus leur dépendance est grande, plus leur position se révèle difficile. Cette forme de représentation infusait déjà dans des œuvres qui sont presque des prototypes comme *Ravage* de René Barjavel (1943).

Si quête il y a, ce serait plutôt celle consistant à conjurer une perte de maîtrise. Après l'effondrement, c'est tout un effort qui doit être refait. On peut donc aussi voir ces fictions comme une incitation à refaire attention au monde, voire à en prendre soin pour éviter des désagréments potentiels qui risqueraient de survenir. La catastrophe, si elle est d'origine humaine, c'est l'erreur qu'il n'est plus possible de corriger, et il n'y a pas de garantie de pouvoir revenir à une situation « normale », avec le relatif confort antérieur.

> Pourquoi les œuvres post-apocalyptiques ont-elles souvent une violence accrue, exacerbée ? Que ce soit entre humains ou d'un facteur extérieur contre l'humain.

Pour le cinéma, on pense logiquement à l'importance de la dimension spectaculaire et la série des *Mad Max* a probablement joué comme matrice imaginaire. Son esthétique a largement diffusé. Ces fictions paraissent absorber une angoisse du délitement du processus de civilisation. Comment en

effet gérer une situation de catastrophe générale en l'absence d'institutions ? C'est la crainte que ne se révèle alors une part de la nature humaine dans ce qu'elle a de moins glorieux. Comme dans le film coréen *Dernier train pour Busan*, par contraste avec d'autres comportements plus solidaires, la situation révèle par exemple le cynisme individualiste du chef d'entreprise habituellement policé, mais qui semble prêt à tout face à la peur de devenir un zombie. Cette violence n'est pas forcément une violence physique, d'ailleurs, mais le recours à toutes les formes possibles de manipulation. Le retour d'une obligation de survie met fin à l'euphémisation des rapports de force. Dans ce type de situation, c'est le plus adapté (et pas forcément le plus costaud) qui est souvent supposé pourvoir l'emporter.

D'une certaine manière, ce type de représentations vient aussi comme une espèce d'écho de l'époque en métaphorisant la compétition en univers néolibéral. C'est pour ce type de raison que les producteurs de ces œuvres ont aussi une responsabilité : quels types de rapports sociaux donnent-ils à voir dans ces mondes d'après ? Un retour inévitable de la lutte de tous contre tous ? Ou l'esquisse de nouvelles formes de solidarités, libérées du système antérieur ?

> Paradoxalement, les plus grandes œuvres post-apo se définissent souvent par une narration où des liens humains forts se créent malgré ce contexte. Derrière l'horreur de ces scénarios, se cache-t-il au fond un message d'espoir ?

Vivre dans des ruines n'est supportable que s'il y a l'espoir de pouvoir reconstruire. Ce qui est effectivement intéressant à regarder et à analyser, c'est la part qui est laissée à cet espoir et la forme qui lui est donnée. Une force de l'humain est de faire face à l'adversité : c'est la démonstration d'une pulsion de vie, même dans des situations extrêmes. Comme souvent, les survivants doivent donner un sens à leur survie. Métaphoriquement, c'est par exemple recréer du lien social en essayant de rejouer un rôle d'employé des postes, comme dans le roman *Le Facteur*, de l'écrivain américain David Brin. S'il y a retour à une espèce d'état de nature non choisi, celui-ci laisserait ainsi espérer la possibilité d'un nouveau « contrat social ».

L'ambiguïté latente tient toutefois là au poids de la figure héroïsante qui, dans ces fictions, tend souvent à mettre en avant des individus qui finissent par paraître dotés de qualités particulières et dont l'intervention a des allures providentielles. Pour les fictions qui dépassent ce schéma (qui est souvent celui des blockbusters hollywoodiens), un aspect plus intéressant, à mon sens, est de voir quel type de groupe ou de collectif se reconstitue, et sur quelles bases. Tout ce qui relève du pouvoir, de la domination, etc., peut-il vraiment disparaître ? Rarement dans ce type d'imaginaire, en tout cas.

> Tout monde post-apocalyptique naît d'une apocalypse. Comment la notion d'apocalypse a-t-elle évolué avec le temps et quelle est celle qui domine aujourd'hui ?

Dans ces représentations, la causalité apparaît de moins en moins exogène. Plus souvent, ce sont les humains et certaines de leurs dérives qui paraissent responsables. Ces représentations ont logiquement évolué au gré des menaces environnementales, évolutions technologiques, etc. Plus les nouvelles technologies ont un potentiel de transformation du monde, plus elles sont susceptibles d'en rajouter dans les angoisses. Guère étonnant donc que, dans l'imaginaire récent, diffusent des peurs liées aux biotechnologies et aux manipulations génétiques, au changement climatique, aux intelligences artificielles... De ce point de vue, l'apocalypse, c'est la défaite des humains face à ce qu'ils ont créé. Et défaite qui peut amener ceux et celles qui restent à subir longtemps les conséquences. Être continuellement chassé(e)s par des robots tueurs impitoyables, comme dans l'épisode « Metalhead » de la saison 4 de la série *Black Mirror*, pour prendre un exemple (esthétiquement très travaillé) où le moment post-apocalyptique est assimilé à un possible règne des

machines. La représentation est dans ce cas presque plus inquiétante que les classiques *Terminator* au cinéma, puisque le robot n'a plus forme humaine, mais animale, et qu'on ne sait pas très bien ce qui l'anime, hormis sa programmation à tuer, comme si les explications avaient disparu dans les limbes du passé.

Le registre (post-)apocalyptique est un terreau propice pour absorber tous ces risques existentiels que peut craindre l'humanité. Ce qui peut même rendre ces menaces plus inquiétantes, c'est qu'elles ne sont pas d'emblée globale. Ce peut être un virus émergeant quelque part pour ensuite avoir des effets globaux dévastateurs. Le réservoir de fictions pourrait presque servir à faire une étude comparative sur les types de stratégies envisageables pour faire face (ou pas) à une situation épidémique comme celle survenue récemment.

> Comment analysez-vous le renouveau actuel du genre, au sens où il est devenu plus présent que jamais dans nos représentations actuelles ?

Dans une analyse à la Fredric Jameson, on peut voir le phénomène comme une espèce de retour du refoulé : le réaffleurement d'un désir inconscient de chercher une échappatoire au système actuellement dominant, mais sans savoir comment construire une alternative. Alors, à défaut, on casse tout : symboliquement...

Cet imaginaire traduit aussi comme un pressentiment qui peine à être clairement ou complètement formulé, celui d'un futur qui est en train d'être préparé, et pas dans sa version la meilleure. Comme une anxiété qui chercherait à s'exprimer... La fin du monde, ou plus exactement la fin de cette civilisation, quitte le registre des hypothèses farfelues pour acquérir une certaine forme de « réalisme » et pour entrer dans des représentations qui paraissent avoir un certain degré de crédibilité..

Un aspect que je trouve de plus en plus gênant relève de l'exploitation d'un filon commercial, notamment au cinéma ou dans les séries télévisées. Quand la mise en scène glisse vers le « disaster porn », on a parfois l'impression que perce une jouissance nihiliste. Mais peut-on manier les symboles impunément ? J'ai d'ailleurs été frappé, mais guère surpris, de voir rapidement apparaître, dans le récent épisode de la covid-19, l'espèce de thèse complotiste d'un virus manipulé et échappé ou libéré d'un laboratoire plus ou moins secret, ce qui est en fait une base de scénario assez fréquente dans l'imaginaire (post-)apocalyptique, comme dans *L'armée des douze singes* ou *28 jours plus tard* au cinéma ou dans le roman de Stephen King, *Le Fléau*.

> D'un point de vue historique et politique, l'effondrement est-il en soi nécessaire à un renouveau total d'une société ?

Il y a un aspect paradoxal à penser ou imaginer que l'effondrement soit la seule voie pour sortir d'un système pathologique ou problématique. Comme s'il fallait passer par la souffrance et la douleur pour espérer une amélioration...

Du passé, on ne fait jamais table rase, de toute manière. Dans ce qui est mis en scène, ce qui est intéressant à regarder, c'est ce qu'il reste du monde d'avant et comment ce restant est réutilisé. De même, les humains qui subsistent ne sont jamais des humains complètement nouveaux : ils ont leur passé, les valeurs qu'ils avaient auparavant, etc. Les hiérarchies sociales sont-elles vraiment chamboulées ? Potentiellement (comme s'en vante le personnage d'Aunty Entity, joué par Tina Turner dans *Mad Max 3: Beyond Thunderdome*), mais pas forcément. Dans les premiers épisodes de la série télévisée *Battlestar Galactica*, après l'holocauste nucléaire perpétré par les Cylons, les protagonistes représentant ce qu'il reste des anciennes autorités (politiques et militaires notamment) dépensent beaucoup d'énergie pour savoir quel système de gouvernement ou de commandement

doit prévaloir. Et l'on n'est finalement guère surpris de voir reconduit une espèce de décalque du modèle censé représenter la quintessence de la démocratie américaine.

Même en remettant les compteurs à zéro, le propre des collectifs humains reste d'avoir des choix à faire. Comme les styles de vie antérieurs ne sont plus accessibles, ce type de mise en scène est en effet une occasion de rouvrir un espace des possibles. Mais cet espace n'apparaît jamais dénué de contraintes et c'est la variété des jeux concevables entre les potentialités renouvelées et ces contraintes qui peut être fascinante à observer. Le plus souvent, la technologie n'est plus à disposition pour aider, ou alors, il faut revenir à des solutions « low tech ». Regarder ce qui suit ces effondrements ou ces apocalypses, c'est en un sens pouvoir observer un retour (obligé) à l'expérimentation.